folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXIV
44e Année — N° 1
PRINTEMPS 1981

181

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret

Carcassonne

TOME XXXIV

44e Année — N° 1

PRINTEMPS 1981

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France	30,00 F.
— Etranger	45,00 F.
Prix au numéro	12,00 F.

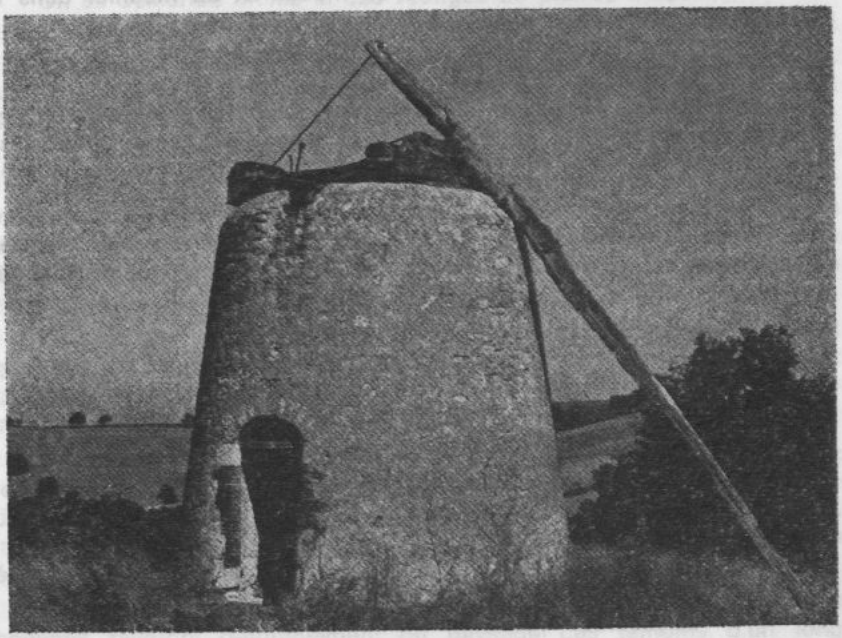
Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1980.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

Auguste ARMENGAUD

Grandeur et Misère de nos moulins à vent audois



LE MOULIN D'ESTEVENOU (La Louvière).

Documents de l'auteur, sauf mention spéciale.

FOLKLORE

Tome XXXIV - 44me Année - N° 1 - Printemps 1981

Le texte qui suit est une première réflexion sur quelques thèmes relatifs à la meunerie à vent dans le département de l'Aude et, loin d'être une étude complète, il s'attarde volontiers sur des sujets simples et favoris parmi les plus connus (descriptions techniques sommaires, folklore, souvenirs familiaux).

En permettant l'actualisation de nos connaissances, il pourra déboucher sur d'autres questions plus spécifiques.

Cette réflexion part d'abord d'une constatation : nos moulins sont en ruines. Le curieux qui s'intéresse au patrimoine départemental en vient tout naturellement à se poser certaines questions sur ces constructions, sur la vie et le métier de meunier, sur ces grandes voiles blanches qui jadis, en tournant, animaient le paysage et la campagne. Ces thèmes non limitatifs seront par la suite élargis et approfondis. Les recherches systématiques associées à des enquêtes sur le terrain aboutiront bientôt à une étude plus étoffée sur la vie du moulin et du meunier dans la société audoise traditionnelle.

1981 est l'année internationale des moulins.

Le quatrième symposium (l'Europe Unie des moulins à vent avec ses experts, ses chercheurs, ses techniciens et ses conservateurs) devrait se tenir au mois de juin, pour la première fois en France, quelque part en Anjou.

Les pays d'Aude ne valent-ils pas que l'on se penche sur les beautés de leur terre, sur les mystères de leur histoire à travers les ailes diaphanes de leurs moulins à vent ?

— **Triste bilan.**
— **Le moulin et l'histoire.**
— **Le moulin et le langage.**
— **Description sommaire.**
— **Le moulin des Corbières.**
— **Le travail du meunier.**
— **La meunière d'Estevenou.**
— **La chanson du moulin.**
— **Le meunier - voleur.**
— **Vers une association des Amis des Moulins du Midi.**

TRISTE BILAN

Il faut bien l'admettre, nos moulins à vent ne sont plus endormis : ils sont morts.

Il ne reste d'eux que des carcasses disjointes, des squelettes grotesques.

Et il faut souvent beaucoup d'imagination pour reconnaître dans une tour tronconique déchiquetée, repaire à hiboux qui hante encore les collines du Lauragais ou des Corbières, un de ces ancêtres, véritable ornement triomphant et indispensable de notre terre d'Aude.

On se demande même si ces vestiges de pierres blanches, si nombreux encore, continuent d'attirer le regard.

Et promenez-vous du côté de Baraigne, de Villasavary, de Lauraguel, de Termes ou le long du littoral ou du côté de Conques, partout, il n'est pas un village qui ne possède une ruine de ces vaillants et preux chevaliers de la terre occitane.

Mais nos enfants savent-ils ce que signifient ces tours irrémédiablement mutilées dont beaucoup sont chargées d'ans et d'histoire, grands phares terrestres annonçant parmi la plaine lauragaise, les monts de la Piège et du Razès, et autrefois la garrigue narbonnaise, la présence des hommes et du pain ?

C'est à eux surtout que ces lignes s'adressent afin qu'ils sachent quel était ce métier si souvent chanté et conté et qui n'existe à présent que dans la mémoire de vieux meuniers, dispersés, perdus et qui, comme les combattants de 14, ne seront bientôt plus.

Retrouver ces derniers artisans, recueillir leur témoignage, les entendre parler du vent, des veillées, des tournées, de leur travail quotidien, succession ininterrompue de gestes d'amour... C'est encore eux, la France profonde que l'on regarde avec tendresse et surtout que l'on écoute sans jamais se lasser.

Bientôt l'assaut des intempéries aussi bien que l'insouciance des hommes rayeront définitivement du paysage ces témoins d'un long passé.

Il suffit de laisser faire.

Non ! ne laissons pas faire le temps.

Ne laissons pas ces vestiges, ces témoins vivants de ce passé, disparaître à tout jamais.

Les Dieux, eux, ne meurent pas.

Les moulins, qu'ils soient hydrauliques ou à vent, vivront toujours dans la mémoire et le coeur des hommes, dans l'histoire et le langage.

LE MOULIN ET L'HISTOIRE

Bien qu'assez controversée, l'origine des moulins à vent, que certains auteurs font remonter, après l'expédition de 1097, aux Croisés, a livré grâce à des chercheurs tenaces et avertis quelques secrets qui la reculent encore dans la nuit des temps. (1)

Ainsi un texte anglo-saxon de 833 mentionne pour la première fois en Europe un moulin à vent. Et en l'an 1000, le poète luso-arabe Ibn Mucane, par une périphrase cite un moulin fonctionnant avec les nuages. (2)

En France, la plus ancienne source connue avec certitude se trouve, vers 1180, en Normandie, dans un acte de donation du seigneur Alexandre de Liesville à l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte d'une terre située *«entre le monastère de Saint-Martin et le moulin à vent...,que la route suit de la résidence jusqu'à l'église»*. (3)

Pour le midi, il existait des moulins à vent en terre provençale dès le milieu du XIIIe siècle. Cette date est aussi celle des premières références audoises. Pexiora et Besplas, fiefs de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, furent sans doute les premiers villages de la région à être dotés de ces nouvelles machines. 1245 est la plus ancienne date relevée par Henri Ajac. (4)

Et le 16 mars 1255, Géraud, abbé du monastère de Saint-Papoul concède certains privilèges, notamment le droit de *«facere voluerit molendinum seu molendina de vento»* moyennant quelques setiers de froment à ceux qui viendront habiter le lieu de Saint-Marcel, touchant le monastère. (5)

Peu à peu, le moulin s'étend dans tout le Midi. Il se perche sur les tours de la cité de Carcassonne (tour du moulin du Connétable, la plus haute des tours gallo-romaines, tour du moulin du Midi).

Dans une vue de 1462, la tour du moulin d'Avar figure avec ses ailes et sons système d'orientation. Les Avar furent meuniers du XVIe au XVIIe siècle. (6)

Le moulin à vent a joué aussi un rôle important dans les guerres de religion. A cause de sa situation sans égale sur les pechs, il servait de poste d'observation. Beaucoup furent brûlés et rasés par les religionnaires aussi bien que par les catholiques. (7)

C'est au pied du Cugarel, à Castelnaudary, que le 20 octobre 1632, le maréchal de Schomberg commenta au roi Louis XIII sa victoire du Fresquel sur les armées du Duc de Montmorency. (8)

Lors de la dernière guerre, les maquisards du Plateau de Picaussel se servirent du site du moulin de Nébias pour observer les convois allemands transitant par la R.N. 117. (9)

On le voit, les références ne manquent pas. Seule une étude minutieuse des archives permettra de retrouver la mission, parfois essentielle, remplie à travers les siècles par ces vestiges de l'histoire de notre département.

***

LE MOULIN ET LE LANGAGE

Même si les moulins à vent devraient être effacés du paysage, le langage gardera toujours les mots qui les perpétueront : le blé, le moulin, la farine, le pain, ce sont des entités indéfectibles de notre culture

La vie d'autrefois réapparaît dans certains expressions populaires :

— « *On pot pas estre al cop al for e al molin* ».
« *On ne peut pas être à la fois au four et au moulin* ».

— « *Si vos pas estre blanc, te fregues pas al molinier* ».
« *Si tu ne veux pas être blanchi, n'approche pas le meunier* ».

— « *Per un ase l'on barra pas son molin* ».
« *Pour un âne, on ne ferme pas son moulin* ».

Le lecteur trouvera dans l'excellente étude de M. Urbain Gibert publiée dans le numéro 129 de la revue «*Folklore*», des dictons en langue d'Oc, des expressions populaires ou des proverbes qui se rapportent aux moulins et aux meuniers.

***

DES « VOLANTS » A LA « DORMANTE » (10)

«*Remettre au vent*», c'est aussi le langage de ces univers particuliers, comme celui de la marine à voile où l'on trouve en quantité les mots de métiers, les termes techniques occitans si savoureux qui se prolongent dans leur traduction française et que l'on rencontrera dans la modeste étude qui va suivre.

«*Volants*» et «*cottrets*» appellent et retiennent le vent, les ailes tournent, voilées, de 14 à 20 mètres d'envergure, un vrai navire !

Ce n'est pas une roue dentée qui transmet le mouvement mais un «*rouet*» muni «*d'alluchons*», et une «*lanterne*» avec ses «*fuseaux*».

Le grain versé dans la « *trémie* » va aux meules par « *l'auget* ».

Entre la «*mouvante*» ou la «*volante*» et la «*dormante*», celle qui repose, il devient mouture, fine poussière, et tombe dans la « *maie farinière*», caisse de bois qui recueille le froment.

Tous ces mots, ces expressions populaires, ces termes techniques sont primordiaux pour en savoir plus sur le fonctionnement et les mécanismes. Et il est capital d'aller les recueillir auprès des meuniers, des charpentiers de moulins encore en vie... tant qu'il en est encore temps.

***

DESCRIPTION SOMMAIRE

Juché sur une motte, anneau de terre battue en Lauragais utilisé pour monter aux ailes, le fût en pierre de pays - lo buc - supporte la sablière sur qui repose la grille avec ses portefaix, indispensable soutien de l'arbre porteur des ailes et du grand rouet.

Le toit léger, chapeau pointu en bois - la capelada - avec son épi - lo grazal - et son avant toit - la batierà en esquino d'ase - n'est là que pour abriter des intempéries les mécanismes intérieurs. Mais un toit défectueux entraîne vite la ruine de l'ensemble. Les ailes - los velhiers - sont emmanchées dans le bout de l'arbre moteur qui dépasse du tablier de l'avant - toit. Chaque aile - la vela - est constituée d'un axe médian - la verga - traversé de barreaux de saule, eux mêmes fixés en bout à un longeron.

Dans les moulins classiques, on orientait les ailes de trois façons différentes : (11)

— par gouvernail extérieur - lo govern - (La Louvière et Lauragais haute - garonnais)

— soit par levier intérieur. (Lafage , Belpech...)

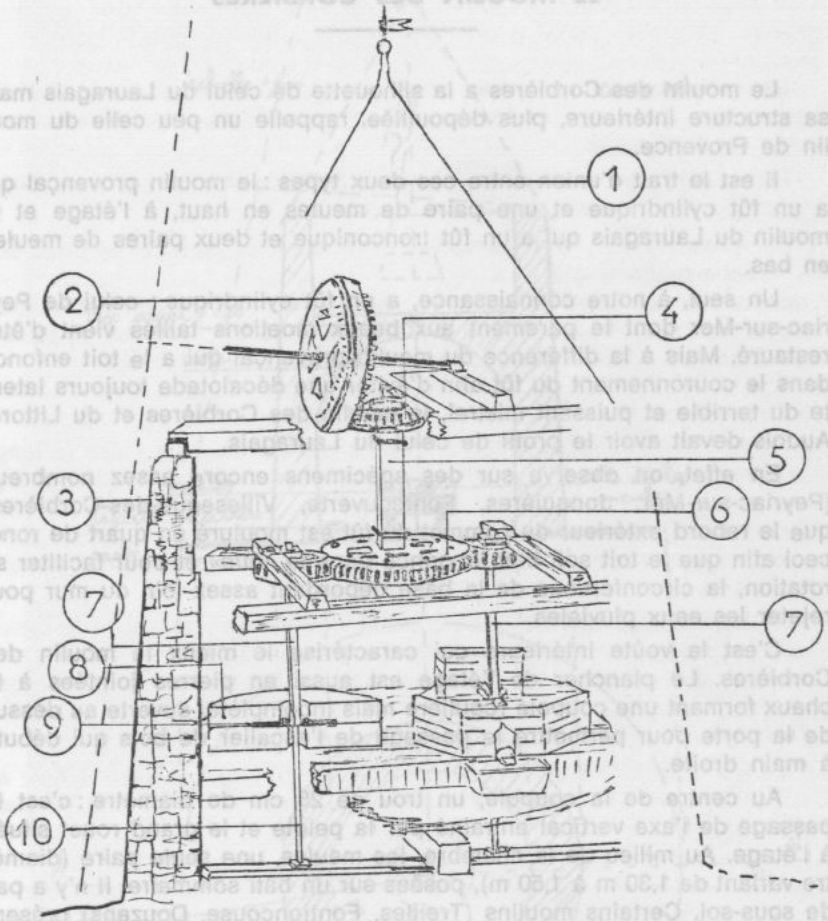
— soit par crémaillère à manivelle (Castelnaudary, Saint-Amans...).

A l'intérieur, c'est le royaume de la mécanique : des engrenages, de la transmission horizontale, des rouets secondaires, des pignons et des poulies.

Le gros fer - la forca nadilha - descendu de la lanterne secondaire entraîne la meule supérieure - lo volant - dans l'oeil de laquelle est encastrée l'anille - la nadilha - c'est le fer de la meule, symbole de la meunerie figurant souvent sur l'écu des blasons de certaines villes ou des grandes familles de meuniers. Cette pièce métallique est supportée par le pal - lo pal o palfer - axe vertical qui tourne dans une crapaudine enchassée dans le banc, madrier à réglage variable situé dans le sous-sol du moulin - lo carcé - domaine de la nuit et des ténèbres.

La meule d'en dessous - la caussada - est fixe. Elle repose sur le chassis fait d'un entrecroisement de poutres solides.

Le degré de finesse de la mouture est obtenu grâce à une série de leviers - la barra del lèuge - par le réglage de l'écartement des meules qui ne doit pas excéder l'épaisseur d'un papier à cigarette.
L'une ne touche ni n'effleure jamais l'autre.



COUPE DE L'INTERIEUR D'UN MOULIN CLASSIQUE,

extraite p. 12 de « *Les moulins extraordinaires du Quenouillard* », par Auguste Armengaud. Edition de l'auteur (1979).

(1) chapeau tournant, le toit — *la capelada* —.
(2) grand rouet — *lo grand rodet* —.
(3) mur de la tour tronconique — *lo buc* —.
(4) lanterne — *la lanterna* —.
(5) drapeau — *la cambeta* —.
(6) grand rouet couché ou secondaire — *lo grand rodet de debas* — engrenant les 2 lanternes secondaires ou pignons.
(7) gros fer — *la forca nadilha* —.
(8) meule tournante — *lo volant* —.
(9) nadille ou anille — *la nadilha* —.
(10) axe support de la meule tournante — *pal ou palfer* —.

LE MOULIN DES CORBIERES

Le moulin des Corbières a la silhouette de celui du Lauragais mais sa structure intérieure, plus dépouillée, rappelle un peu celle du moulin de Provence.

Il est le trait d'union entre ces deux types : le moulin provençal qui a un fût cylindrique et une paire de meules en haut, à l'étage et le moulin du Lauragais qui a un fût tronconique et deux paires de meules en bas.

Un seul, à notre connaissance, a un fût cylindrique : celui de Peyriac-sur-Mer dont le parement aux beaux moellons taillés vient d'être restauré. Mais à la différence du moulin provençal qui a le toit enfoncé dans le couronnement du fût afin d'éviter une décalotade toujours latente du terrible et puissant mistral, le moulin des Corbières et du Littoral Audois devait avoir le profil de celui du Lauragais.

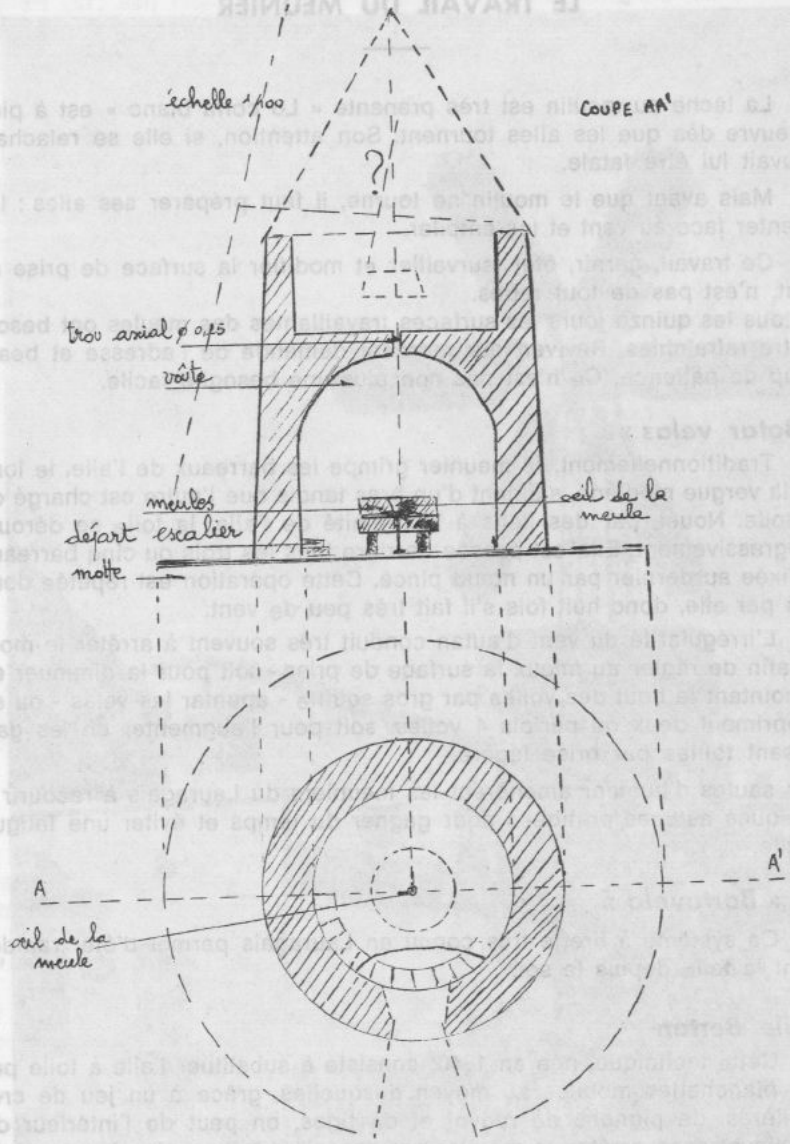
En effet, on observe sur des spécimens encore assez nombreux (Peyriac-sur-Mer, Jonquières, Fontcouverte, Villeseque-des-Corbières) que le rebord extérieur du sommet du fût est mouluré en quart de rond, ceci afin que le toit soit bien engoncé dans le *«buc»* et pour faciliter sa rotation, la circonférence de la base débordant assez loin du mur pour rejeter les eaux pluviales.

C'est la voûte intérieure qui caractérise le mieux le moulin des Corbières. Le plancher de l'étage est aussi en pierres jointées à la chaux formant une coupole régulière mais incomplète, ouverte au dessus de la porte pour permettre le passage de l'escalier de bois qui débute à main droite.

Au centre de la coupole, un trou de 25 cm de diamètre : c'est le passage de l'axe vertical entrainé par la pelote et le grand rouet situés à l'étage. Au milieu de la chambre, les meules, une seule paire (diamètre variant de 1,30 m à 1,50 m), posées sur un bâti sommaire. Il n'y a pas de sous-sol. Certains moulins (Treilles, Fontjoncouse, Douzens) présentent face à l'unique porte d'entrée située au sud, une cheminée dont le conduit débouche dans le parement haut du fût.

Par contre, tous les moulins des Corbières ou du Minervois ne présentent pas de voûte. Leur agencement intérieur bien qu'à une seule paire de meules (à Fontcouverte notamment, dont les vestiges encore en place sont assez remarquables) rappelle ceux du Lauragais, plancher en bois surmonté par sommière et chevrons.

Nous manquons sur ce type audois d'indications précises. Il est vrai que ce qu'il reste des moulins de l'est du département est peu de choses. Aucune étude, malheureusement, aucun document iconographique n'existe sur ce type de moulins. Nous demandons avec insistance à tout chercheur, à toute personne ayant des connaissances ou des informations de tout ordre sur ce sujet de bien vouloir nous les faire connaître et, éventuellement, de nous les communiquer.



COUPE ET PLAN DU MOULIN DES CORBIÈRES ORIENTALES ET MARITIMES

Dimensions relevées à TREILLES, ALBAS, FEUILLA, SIGEAN...

Hauteur totale minimale....	6,50 m.
Hauteur voûte	4,00 m.
Ø extérieur à la base.....	6,00 m.
Ø intérieur	4,00 m.
Ø meules	1,30 / 1,50 m.

LE TRAVAIL DU MEUNIER

La tâche au moulin est très prenante « Lo coffa blanc » est à pied d'oeuvre dès que les ailes tournent. Son attention, si elle se relachait, pouvait lui être fatale.

Mais avant que le moulin ne tourne, il faut préparer ses ailes : les orienter face au vent et les entoiler.

Ce travail, garnir, ôter, surveiller et modifier la surface de prise au vent, n'est pas de tout repos.
Et tous les quinze jours les surfaces travaillantes des meules ont besoin d'être rafraîchies. Raviver leur mordant demande de l'adresse et beaucoup de patience. Ce n'est pas non plus une besogne facile.

« *Botar velas* »

Traditionnellement, le meunier grimpe les barreaux de l'aile, le long de la vergue médiane, s'aidant d'un bras tandis que l'autre est chargé de la toile. Nouée par des liens à l'extrémité de l'aile, la toile se déroule progressivement. Elle est passée derrière tous les trois ou cinq barreaux et fixée au dernier par un nœud pincé. Cette opération est répétée deux fois par aile, donc huit fois s'il fait très peu de vent.

L'irrégularité du vent d'autan conduit très souvent à arrêter le moulin afin de régler au mieux la surface de prise - soit pour la diminuer en appointant le bout des voiles par gros souffle - apuntar las velas - ou en supprimant deux ou parfois 4 voiles, soit pour l'augmenter en les garnissant toutes par brise légère.

Ces sautes d'humeur amenèrent les meuniers du Lauragais à recourir à quelques astuces pratiques pour gagner du temps et éviter une fatigue inutile.

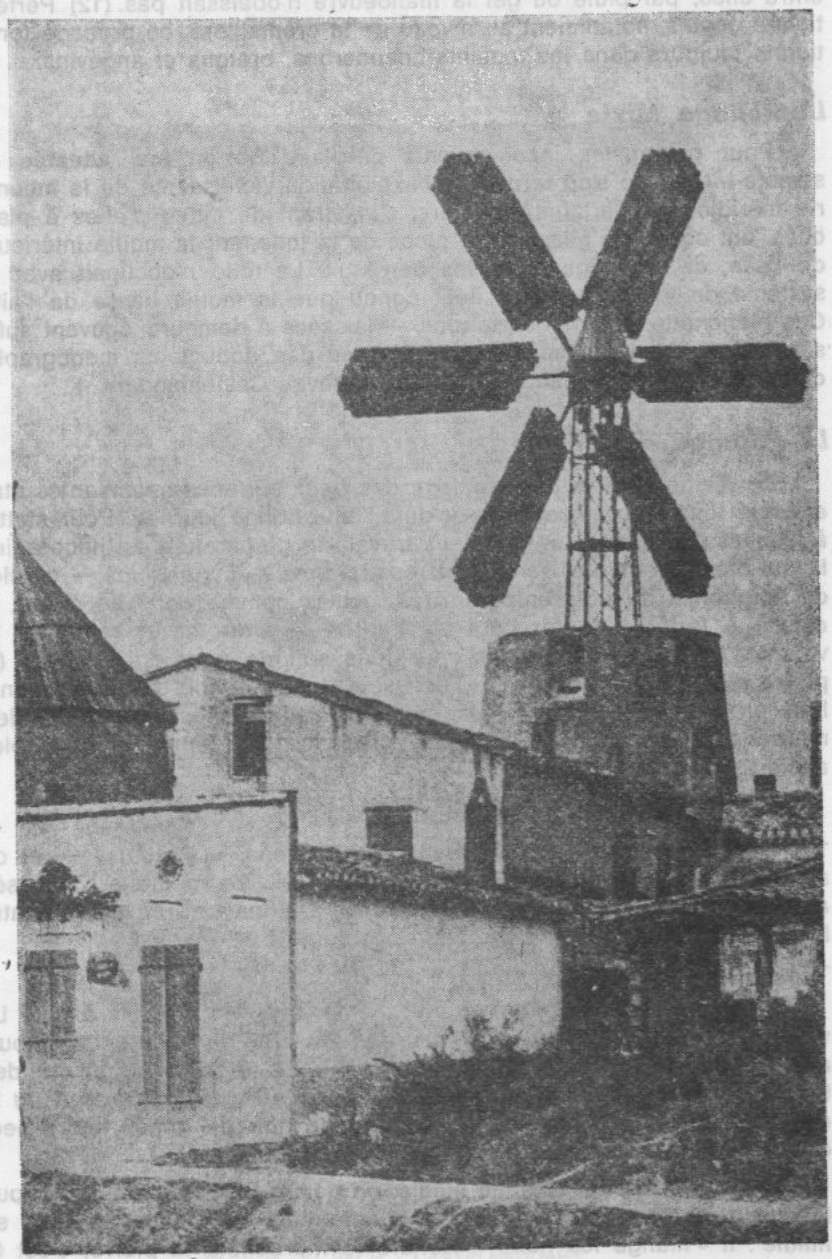
La « Bartavela »

Ce système à tirette très connu en Lauragais permet d'ôter rapidement la toile depuis le sol.

L'aile Berton

Cette technique, née en 1840, consiste à substituer l'aile à toile par des planchettes mobiles au moyen desquelles, grâce à un jeu de crémaillères, de pignons de renvoi et de tiges, on peut de l'intérieur du moulin et sans arrêter le mouvement des ailes faire varier à volonté la surface des volées exposées au vent.

Deux exemples pour l'instant sont connus dans l'Aude : la Plâtrière de Mas-Saintes-Puelles et le moulin de Rouzaud à Castelnaudary. Ce dernier faisait figure d'épouvantail aux yeux des meuniers de la région qui n'adoptèrent jamais ce principe nouveau et trop sujet à des avaries ou a des défauts de conception : par grand vent les ailes « *se collaient* »



Fac-similé d'une carte postale ancienne (extrait).
Breffeil, édit., Castelnaudary.

CASTELNAUDARY :
LES AILES BERTON DU MOULIN DE MONSIEUR ROUZAUD.

entre elles, par pluie ou gel la manoeuvre n'obéissait pas. (12) Perfectionné depuis, notamment au niveau de la crémaillère, ce procédé fonctionne toujours dans les moulins beaucerons, bretons et angevins.

L'entoilage Mixte

Pour pallier les inconvénients de l'aile Berton mal adaptée et, semble-t-il, venue trop tard dans l'exploitation vieillissante de la meunerie méridionale, certains meuniers, s'inspirant de l'idée d'ailes à planches, ont conçu de glisser à la place de la toile, sur la moitié intérieure de l'aile, de la volige entre les barreaux. La toile n'occupait avec le système de « la bartavela » déjà connu que la moitié basse de l'aile. Ces planchettes — los quartairons — laissées à demeure, souvent suffisaient à la mise en mouvement. (D'après des documents iconographiques, moulins de Fanjeaux, Montréal, Mireval, Castelnaudary...)

Le Piquage des Meules

En pleine activité, le rhabillage des deux surfaces travaillantes était effectué tous les quinze jours et durait une bonne journée. Pour mettre à jour les couronnes, un fastidieux travail de préparation est nécessaire. Il faut ôter la trémie et son auget, les archures — *las ariscles* — cercles ou octogones de bois entourant les meules comme dans un coffre, la caisse à farine —la farinièra —, retirer le gros fer et retourner la volante. La meule de dessus, constituée soit de quartiers de silex (la pierre de Borderaux ou de La Ferté-sous-Jouarre), soit d'un bloc monolithe en granit du Sidobre, pèse près de deux tonnes. Pour cette dernière opération, on employait deux procédés, le premier étant le plus ancien.

— LE LEVIER ET LE ROULEAU.

On glisse entre les deux meules un rouleau — *l'escorra* — et on appuie sur un levier de bois passé dans l'œil. La meule est poussée ainsi sur le rebord du siège, puis basculée à la main et renversée contre le mur. Elle sera piquée dans cette position.

— LA GRUE.

C'est le moyen le plus courant, même dans les moulins à eau. La volante est soulevée par un vérin au bout du bras de la potence, retournée et posée à plat sur le bord du bâti — *lo maseral* — et sur des tréteaux. Les surfaces des meules sont à nu et après le traçage de la couronne à l'aide d'une taloche enduite de noir de fumée, alors peut commencer le minutieux et long travail de piquage.

Couché ou penché sur la meule, un coude fixe pour point d'appui, les mains fermées sur le manche du marteau, le meunier attaque sa meule : il « mange les noirs ». Rendre le mordant à la pierre, c'est la creuser la diviser, la cribler de petits trous. Le marteau est curieux : les extrémités de la panne sont percées d'un trou où est engagé « un crayon d'acier ».

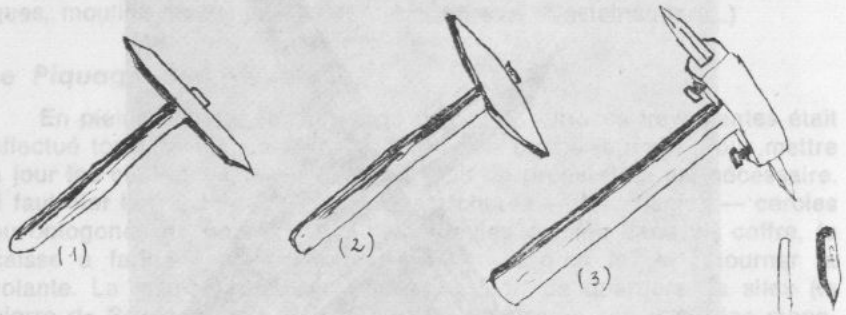
Carte postale ancienne. Breffeil, édit., Castelnaudary.

LES AILES MIXTES APPELÉES « LAURAGAISE »
CONSTITUÉES DE PLANCHETTES DE BOIS ET DE TOILE.

MOULIN DU PECH - CASTELNAUDARY.

Trop trempée cette pointe casse net ; pas assez elle s'émousse dès le premier coup. La dureté parfaite était très difficile à obtenir et peu de forgerons savaient dompter ce secret. Le dernier de ces spécialistes vit encore, croyons-nous, à Gardouch (Haute-Garonne).

L'homme se bat, la pierre se défend. Devant les yeux, deux morceaux de verre en guise de lunettes contre les projections de silex et d'acier, car les étincelles jaillissent et crépitent sur le mur. Et aux mains, rien ! Aussi la main du meunier est reconnaissable entre toutes : le dos et surtout les phalanges supérieures des doigts sont mouchetées de quantités de points noirs, restes de petits éclats de fer ou de silex logés entre chair et peau, estampille ineffaçable, un des attributs les plus durables de la profession.



POUR LE RHABILLAGE DE LA MEULE, TROIS MARTEAUX DIFFÉRENTS SONT UTILISÉS :

(1) le pic, pour « déchausser » et creuser les bords de l'œil ;
(2) le taillant, pour retailler les sillons ;
(3) le marteau à 2 pointes, pour le piquage « fin » de la surface travaillante de la meule, la couronne.

Oter les voiles

Le soir venu, une fois le frein serré, on enlèvera la toile et le moulin prendra avec son patron un peu de repos. Mais si, dans la nuit, le vent se levait, il sortait aussi du lit le meunier. ,

Oter les voiles à un moulin à vent est un geste d'amour qui a été perpétué durant des siècles.

Une fois pourtant les ailes sont restées vides, clouées à jamais dans le ciel bleu noir du crépuscule.

« Cap à cèl fosc del debrembièr » (13)

(vers le ciel sombre de l'oubli).

Il reste encore dans le cœur et la mémoire de quelques hommes le souvenir du temps des moulins dressés sur les hautes collines, du temps des blancs meuniers, du temps des meules bourdonnantes...

LA MEUNIÈRE D'ESTEVENOU

Extrait d'un entretien, en date du 9 avril 1979, avec le grand'oncle Louis Armengaud, 90 ans, meunier toujours en activité, demeurant à Mazères (Ariège), et qui vivait au début du siècle avec ses parents et son frère, au moulin d'Estevenou, dans la commune de La Louvière, à l'extrême ouest du département.

« On l'appelait Mameta *(prononcer mameto)* parce que c'était la femme de Mamet le meunier (diminutif de Guillaume, Guillaumet).

Petite, ragote, ma mère avait des mollets comme des ballons de rugby. Elle était costaude et surtout entraînée à l'effort.

Une fois, elle a fait le pari de se charger, toute seule, quatre cinquièmes de vesces. La vesce, ça pèse autant que le blé, ici 4/5e valent 60 kg environ. Mettre les pieds dans le cinquième, prendre le sac des deux mains et hop ! d'un coup de rein, tout en conservant l'équilibre, voilà le sac sur le dos... et elle a gagné ! L'entraînement en plus de la force consiste à maintenir cet équilibre, tout en ayant les genoux serrés. C'est un exercice qui demande beaucoup d'habitude et que peu de meuniers savaient pratiquer.

La livraison

Ma mère savait moudre mais je l'ai rarement vue dans le moulin employée à la meule. En plus de ses occupations domestiques, son travail, à elle, c'était la livraison.

Elle chargeait elle-même la bête : sur le bât d'osier, un ou deux sacs hauts et étroits qu'elle disposait soit en travers de l'encolure ou du dos, soit le long de chaque flanc.

Elle préparait le repas, une soupe aux choux, des haricots ou quelque plat qui pouvait cuire tout seul. Une fois partie, dans la matinée, mon père allumait le feu et de temps en temps revenait pour jeter un œil, soulever le couvercle de l'oule, et remuer le fricot.

On mangeait à 10 heures du matin ; lever à 5 heures, 6 heures l'hiver, alors à 10 heures, il était temps de manger.

Le soir, 4 heures était l'heure de souper, hiver comme été. Quand j'arrivais de l'école, mes parents avaient souvent fini de manger. Le coucher dépendait de la saison, des besoins et du travail du moulin... et du vent. Parfois, les ailes tournaient jusqu'à 2 heures de la nuit.

Le chemin était long, difficile. L'animal allait de son pas lent et régulier.

La Mameta suivait à côté ou devant, mais souvent elle se tenait assise sur la croupe. Et dans cette position, au rythme du déhanchement de la mule, elle crochetait, elle faisait des bas. Elle en a fait des centaines, pour tous les membres de la famille, des chaussons, des chaussettes, des bas de laine et de coton, à grosses cottes ou à petites mailles, de toutes sortes. Nous les portions dans des sabots. Ma mère, elle, avait des talonnières qu'elle appelait des « curés », un morceau de cuir qui

épousait chaque talon de bois. Le dessus, en toile, était fermé par un lacet.

Ce sympathique équipage allait de bordes en campagnes, apportait les nouvelles recueillies au marché de Mazères, égayait les journées tristes des fermières affairées.

La mule grise

Nous n'avions pas de cheval, c'est trop délicat d'entretien, mais une mule grise, au caractère bizarre.

Un jour qu'il avait plu, elle était avec cette mule. Et cette bête qui n'aime pas l'eau ! Le ruisseau de St-Sernin avait gonflé et il fallait bien le passer pour livrer deux sacs de farine au Vezi, ferme située sur l' « aversenc ». Ici, pas de pont, mais un gué. Et plutôt que de descendre à la passerelle — *la palanca* — située quelques mètres en aval, ma mère monta à califourchon sur la croupe de la mule et engagea la bête. Au beau milieu du passage, sentant ses pieds traîner dans l'eau, elle fit un mouvement brusque pour le retirer, alors la mule sursauta en arrière, se cabra, laissa échapper quelques pets et des hi-han, se débarrassa de son fardeau et se retrouva, soulagée, sur l'autre rive.

Empêtrée, les jupons sur la tête, à cheval sur un sac, le panier emporté par le courant et l'eau qui traversait si vite son corsage, la pauvre femme fut prompte à se sortir de cette situation critique. Mais c'est trempée et transie jusqu'aux os qu'elle regagna notre maison non sans s'être auparavant fatigué le bras sur les reins de la mule qui, à chaque coup, répondait par une ruade à fendre en deux une meule de Sidobre de deux palms d'épaisseur !

Ce jour-là, ce seul jour-là, la farine ne fut pas livrée.

« *Metre blanc* »

Les bordes qui étaient tournées vers le moulin et qui se voyaient depuis le perron « mettaient blanc » : quant elle avait besoin de moudre, la fermière étendait un linge blanc, un drap en général, sur une haie ou à la fenêtre, assez large pour que l'on puisse le voir d'assez loin. Alors on se disait, il faut y aller. Les bons clients étaient réguliers dans leur commande. Ils avaient toujours de la farine d'avance.

Parfois, la femme de la campagne « mettait blanc » à l'insu du mari. Elle ne voulait pas qu'il sache que la meunière était venue. Elle donnait à ma mère un cinquième ou un demi-sac de blé qu'elle avait prélevé en cachette et lui demandait de le vendre au marché du jeudi à Mazères. Elle achetait son silence d'un saucisson, d'une douzaine d'œufs et ma mère lui apportait selon son désir soit de l'argent, soit des marchandises. On appelait ça « faire le filhol ».

LA CHANSON DU MOULIN

Dans le clair-obscur de la chambre des meules, l'auget — *l'esclopet* — bat contre l'« *albret* » ou la « *cambeta* » ; il égrène sa chanson, il tremble, il tape contre les rainures de l'axe qui entraîne la meule. Les grains, un à un, tombent dans l'œil — *l'ulhal* — et au passage sont entraînés par un balai de « petarolas » (genêt) sous le mordant de la couronne.

Et là-haut, sous le comble, qui est-ce qui fait tic-tac ? Certains meuniers disent que le tic-tac ne peut s'entendre que dans les vieux moulins qui ont conservé une lanterne très ancienne à 6 ou 8 barreaux de buis.

Un alluchon vient heurter un barreau de buis : tic, un autre à son tour : tac... Le son n'est jamais le même tant cet engrenage est peu précis, mais on entend distinctement les coups lorsqu'il n'y a pas beaucoup de barreaux : chaque dent sort avant que l'autre ne soit engagée.

Tictac, tictac, tictac, tictac
Las alas viron espandidas ;
Las môlas, dedins, fan cric-crac
Sur las granetas espotidas.

Tictac, tictac, tictac, tictac
Les ailes tournent déployées ;
Dedans les meules font cric-crac
Sur les petites graines écrasées.

Xavier RIVIERE
(in « *Campanejadas Lauraguezas* » - 1912).

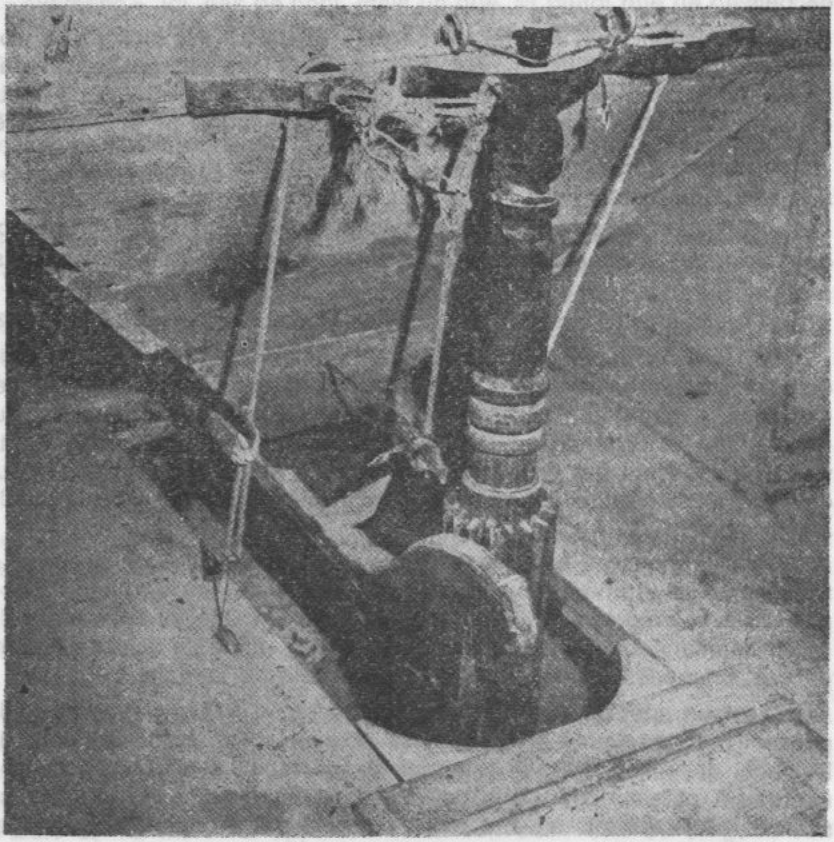
La chanson du moulin, c'est cette voile qui claque et qui se tend et qui se déchire, c'est tous ces bruits, tous ces craquements et cet « *esclopet* » qui n'en finit pas de galoper. C'est cette sonnette qui « *trindoule* » et annonce qu'il n'y a plus de grain dans la trémie. Cette vie-là ne s'invente pas et il faut toute l'oreille exercée du meunier pour deviner l'alluchon d'allié à changer, la clavette défectueuse ou la meule à retremper.

Dans le moulin à eau, le petit cheval qui décore l'auget se remet à trépigner. A la tournure lente du départ s'enchaîne l'accélération de son pas au lever progressif du fermoir — *la rispa* —. Quel charme alors de revoir bouillonner l'eau qui jaillit, libérée par la vanne de bois, en tapant, en des éclaboussements d'écume, les baquets de la roue.

C'est un spectacle rangé à présent dans le folklore et dont seuls peuvent jouir quelques privilégiés. Je connais un ébéniste du côté de Belpech, qui n'hésitera pas à laisser là son rabot, son trusquin ou son marteau à plaquer pour vous amener dans le royaume du silence, ce silence rompu parfois à votre arrivée par la débandade d'une compagnie de souris en mal de farine. Il tirera pour vous une poignée cachée dans le soubassement du support des meules et, par une trappe, vous regarderez avec émerveillement. Et « le bartavel » se mettra en mouvement... Ce meunier, car c'en est un, ne vous dira rien mais il épiera sur votre visage votre contentement, votre sourire approbateur. Et vous

vous laisserez aller au charme d'un rouet qui tourne, et vous vous surprendrez à vous retrouver penché sur un petit moulin fait d'un bouchon et de quatre palettes de carton ou d'écorce clapotant au fil d'un ruisseau d'argent dont le murmure enchanteur ravissait votre cœur de gamin. Et vous vous retrouverez en train de suspendre un grelot que chaque ailette en tournant viendra heurter. Et tant que l'eau coulera, vous entendrez ce « *tindarèl* », ce frémissement aigrelet de sonnaille, fascinant métronome et curieux épouvantail pour animaux et oiseaux nocturnes.

Que dis lo molin ambe son tic-tac ?	Que dit le moulin avec son tic-tac ?
Rauba per tu	Vole pour toi
Rauba per ieu	Vole pour moi
Oblides pas l'ase...	N'oublies pas l'âne...



Cliché Pierre CATHALA.

MOULIN DE BELPECH

L'auget *(esclopet)*, le frayon *(albret)* et la clochette.

L'auget méridional que l'on rencontre aussi bien dans les moulins hydrauliques qu'à vent, est très original : son manche se termine par une tête de cheval. Cette figure rappelle-t-elle simplement le bruit saccadé que produit, comme les pas d'un cheval au galop, l'auget en frottant contre les rainures du frayon.

LE MEUNIER - VOLEUR

Il est une image de marque qui reste gravée dans l'esprit des gens et qu'a sur exploiter, sans que l'on en sache la vraie raison, la poésie occitane. Le meunier n'a pas bonne presse : « *Podes cambiar de molin, cambiaras pas de volur* » (tu peux changer de moulin, tu ne changeras pas de voleur), mais on se demande pourquoi Achille Mir s'est tant plu à noircir la réputation du meunier de Cucugnan ; sans doute pour respecter la tradition populaire et la version de Blanchot de Brenas.

La renommée du meunier n'était plus à faire : «*e quin panaire* » (et quel voleur !).

Lorsque le meunier, ou son farinel, passait dans les fermes pour le ramassage du grain ou la livraison de la farine, les paysans s'écriaient : « *Molinièr, cura granièr* » (meunier, vide grenier).

A l'époque, on ne payait qu'en nature. Mais quand le grain était passé par le moulin, le propriétaire trouvait qu'il n'avait pas trop rendu et accusait donc le meunier de l'avoir volé.

Le volume d'un sac de farine est plus grand que celui d'un sac de grain. La farine augmente de volume mais pas de poids. La meule garde pour elle, en déshydratant la farine, un peu de poids du grain, c'est sa part, comme celle « des anges » dans le tonneau d'eau-de-vie. Mais paradoxalement ce passage gonfle, aère la mouture. Le rendement d'une meule était apprécié lorsque d'un sac, soit cinq cinquièmes de blé, il sortait six cinquièmes de farine. Le meunier était alors satisfait : sur le cinquième supplémentaire, il en prélevait la moitié, soit 10 %. Cette façon de faire était universelle, elle se pratiquait dans la France entière.

Elle était juste, car la variation du prix de grain suivait le cours du jour. Toutefois, la qualité des meules et l'habileté du meunier faisaient rendre son maximum de rentabilité. En général, la meule ne doit pas tourner trop « léger » pour éviter l'effet de soufflage. Par contre, si elle reçoit trop de grain, la mouture sort meurtrie. Elle ne coule pas « fin » entre les doigts. Certaines meules, néanmoins, sont appréciées plus que d'autres pour obtenir différentes qualités de farine : pour le maïs, le Sidobre est supérieur au silex ; pour le millas en particulier, la pierre de Bordeaux n'a jamais fait aussi bien la farine que le Sidobre. Enfin, la qualité du grain jouait aussi son rôle : le grain de la plaine ne vaut pas celui de la Piège, plus ferme et plus dur. Un blé de bonne tenue a un grain bien mûri, fini, plein, lourd et gonflé.

Ces considérations techniques n'empêchaient pourtant pas les meuniers d'être soupçonnés de garder par devers eux beaucoup plus que l'usage ne le leur permettait.

Certains toutefois trichaient, c'était un jeu facile, comme celui-là, vers Salles-sur-l'Hers, qui avait une astuce toute simple : quand il moulait, il se payait normalement sur le premier sac. Au deuxième sac il se payait un peu plus et au troisième encore plus, si bien que le client ne tardait pas à se manifester et à se fâcher. « Ah ! disait-il, c'est la meule, elle est fraîchement piquée et cette fois elle s'est enfarinée plus que de coutume » ou alors « c'est le blé, cette qualité n'est pas bonne », et il trouvait toujours une bonne raison à avancer. « Mais donnez-moi un autre sac et vous verrez, je sais ce qu'il faut faire ! ». Le prochain sac était rendu avec le prélèvement normal. Puis il recommençait jusqu'à une nouvelle remontrance.

On dit aussi qu'il était aisé, en versant le grain au-dessus de la trémie, d'en laisser échapper un peu par côté dans un sac ou une « réserve » pourvue à cet effet ; et il est tout aussi commode d'arrêter la meule au signal de la clochette. Le premier tintement indique la fin prochaine de la mouture, mais il reste encore deux grosses poignées de grain dans l' « esclopet » !

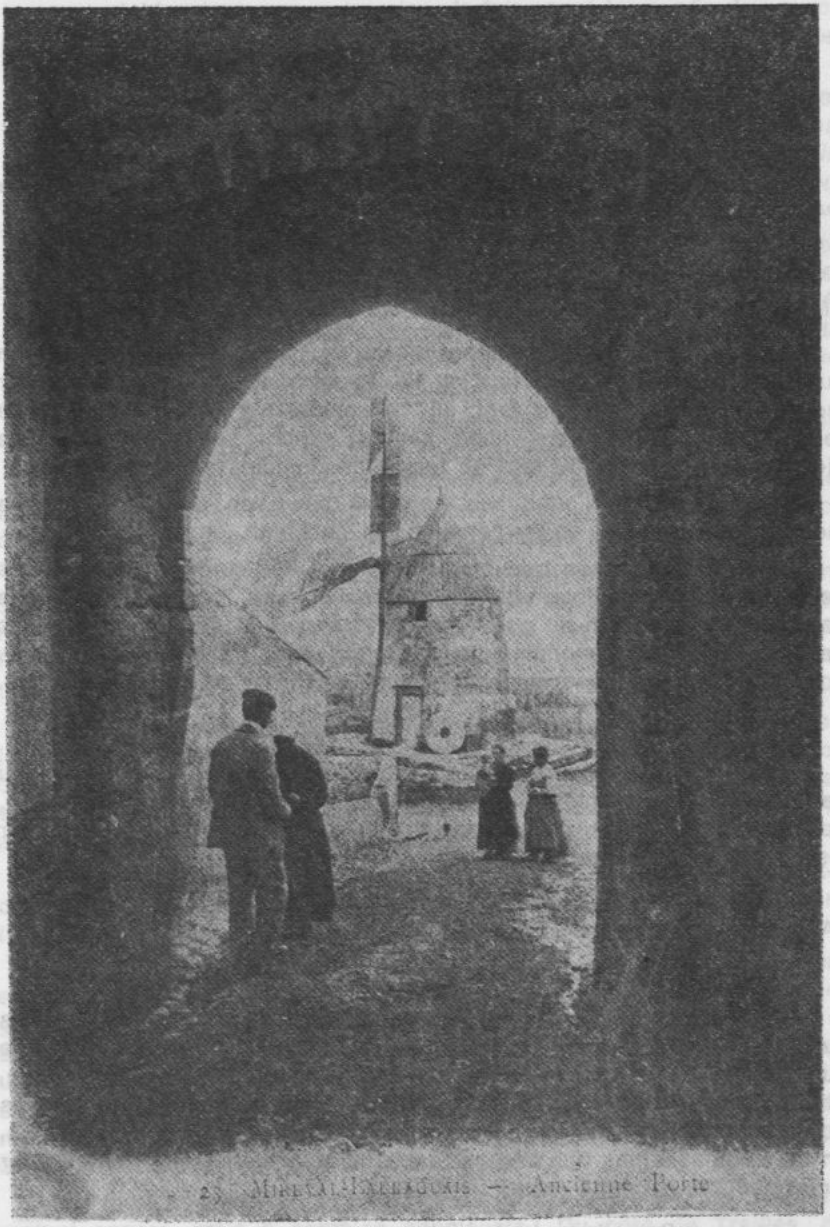
Les langues se délient. Sont-ce celles-là même qui étaient naguère si bien pendues ?

Le dicton populaire recommande au meunier de ne pas oublier l'âne, le fidèle des fidèles, celui qui se contente des « rausihons blancs ».

Avant la mise en sac, la mouture était blutée dans un grand et long cylindre de soies. Un des buts du meunier était de ne livrer que la farine bien blanche et donc d'enlever la repasse et le son qui, tout naturellement, étaient dévolus aux bêtes, cette repasse qui enlève la blancheur au pain mais qui lui donne le bon goût de froment. Certains boulangers, actuellement, remettent en vente le vrai pain-de-campagne-cuit-au-feu-de-bois alors que déjà le début du siècle avait vu demander le pain blanc, le pain des riches et des citadins que les paysans avaient voulu, eux aussi, manger pour ne pas être en reste. *« Ara cal far pan blanc, n'avèm pro de manjar pan negre, lo pan d'ostal . »* (maintenant, il faut du pain blanc, nous en avons assez de manger le pain de ménage).

Simple retour des choses de la vie... à la source.

●



Cliché Ramon, phot.édit.

MIREVAL-LAURAGAIS : ANCIENNE PORTE

Fac-similé de carte postale ancienne.

VERS UNE ASSOCIATION DES AMIS DES MOULINS DU MIDI

« Res n'escapant, sus tèrra, al despietados Sort. Las cauzas d'autres cops se vezon delaissadas com de meninas que caminan vèrs la Mort ».

Prosper ESTIEU (13).

Traduction : « Rien n'échappant, sur terre, au sort impitoyable, les choses d'autrefois se voient délaissées comme des aïeules qui cheminent vers la Mort ».

La vie des êtres et des choses est intimement liée : lorsque son outil de travail est cassé, l'homme le répare, mais dès que le meunier meurt, son moulin sombre avec lui. La société n'a plus d'estime ni de reconnaissance pour cette vieille machine réduite souvent à un tas de pierres mais qui a rendu tant de fois d'inestimables et fiers services.

Pour sauver de l'oubli ces « chefs-d'œuvre en péril », de par le monde on se groupe, on se consulte, on se réunit, on agit.

En 1972 lors de son troisième symposium, les cinquante chercheurs de la TIMS (société internationale de molinologie) représentant douze pays attirait l'attention du gouvernement français et des divers services de conservation des monuments en rapport avec les Arts et Traditions Populaires sur l'urgence d'une campagne nationale de sauvegarde (14).

En France, pourtant, les associations ne manquent pas.

Avant 1940, beaucoup de propriétaires de moulins, même ceux du Lauragais, se souviennent d'un américain, Hermann Webster († 1970) qui, passant par chez eux, photographiait ou fixait sur la toile ou le papier les derniers survivants encore debout.

Les Amis des Moulins sont présents dans le Nord, la Beauce, l'Anjou et la Bretagne.

Et le Midi ? Le Midi, rien.

Depuis quelques années, j'ai entrepris le recensement de tous les moulins à vent du département de l'Aude en adressant un questionnaire aux diverses sociétés savantes audoises. Mais c'est un travail long, difficile et minutieux... Or, il faut se dépêcher, nos moulins sont rasés ou ils se transforment... en résidences secondaires. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que l'auteur de ces lignes s'adresse à chacun par l'intermédiaire de cette Revue :

« Pour de multiples raisons qui transparaissent tout au long des chapitres qui précèdent, je me suis fixé pour but le recensement et l'approfondissement des richesses techniques des moulins à vent de l'Aude. Loin de ma terre natale, je suis à la recherche de collaborateurs bénévoles qui voudraient bien

m'aider dans mon entreprise. Je fais appel à eux afin de pouvoir terminer l'inventaire en cours. Je tiens à leur disposition des fiches, des questionnaires (voir Folklore n° 174).

Je cherche partout des personnes qui, par leur savoir ou leurs relations, sont susceptibles de m'apporter toute information sur le plan historique, géographique, technique ou humain, suscitant de l'intérêt et qui trouveront un peu de temps pour me les faire savoir.

L'iconographie est très importante dans ce genre d'enquête. Aussi on pourra également me signaler les estampes, les toiles ou me communiquer les cartes postales ou autres clichés anciens représentant un moulin à vent audois. Ces documents, qui sont irremplaçables pour l'illustration et l'étude critique, seront rendus après reproduction.

A ceux qui me feront l'amitié de collaborer à mon travail, j'adresse par avance un grand merci. »

On le voit, il n'est pas question de restauration. Souvent le propriétaire d'un moulin est tout à fait opposé à léguer à la communauté ou à une association de défense son édifice, même s'il est en ruine.

L'homme d'Oc, comme partout ailleurs en France, est réaliste et ne s'engage que dans une voie de progrès. Il vit sur sa terre qui ne contribue pas toujours à sa plénitude, et il ne veut pas s'encombrer d'objets inutiles et qui ne lui sont d'aucun rapport. Le moulin est d'un autre temps et ce temps est révolu. C'est donc un sujet très délicat et difficile.

Tant mieux si, à la faveur d'unions locales ou d'initiatives privées, les moulins de Castelnaudary, de Montauriol, de Mireval-Lauragais ou de Villasavary ont retrouvé leurs ailes. Celui de Montréal, lui, n'a pas eu la même chance ! Le meunier de Baraigne est prêt, malgré ses 75 ans, à refaire « *la capelada* » mais il lui manque l'essentiel, l'argent.

Répertorier ne suffit pas. Ce n'est qu'un premier pas. Encore faut-il que le public prenne connaissance de ce recensement, quand il sera terminé.

Et il faudra soutenir la volonté des derniers meuniers qui désirent entretenir leur bien-fonds. A défaut d'une véritable campagne molinologqiue, la FNASSEM (Fédération Nationale de Sauvegarde des Sites et Ensembles Monumentaux) (cf. *l'Indépendant* du 4 octobre 1980) a lancé un appel aux maires et aux bonnes volontés pour sauver ces petits édifices ruraux dont les moulins font partie. Souhaitons que cette action nationale fasse mieux comprendre à chacun qu'il est encore temps d'agir et de sauver ce patrimoine en perdition.

Les moulins sont les témoins de ce temps qui s'éloigne. Certains restent encore, mais ô combien agonisants ! Du côté de Treilles, de Sigean ou de Fleury, les dernières tours abandonnées qui n'ont pas été prises d'assaut par des étrangers pour être transformées en résidences de vacances seraient un atout intéressant pour la continuation de la mise en valeur de ce coin de ciel bleu, une ressource touristique non

négligeable supplémentaire. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder vers la Hollande, dont les moulins attirent de très nombreux visiteurs... en tournant à vide. Mais au pays des tulipes, l'Etat préserve, en entretenant et en restaurant lui-même, ses mille moulins.

Alors passéiste ou Don Quichotte ? Ni l'un ni l'autre, bien sûr, mais réaliste tout au contraire. Quoique à y regarder de plus près !...

Que les moulins reviennent dans le vent et rejettent au passé les grandes machines polluantes, non, on ne l'espère pas. Pourtant, ces « châteaux de vent », on aimerait bien, parfois, n'est-ce pas ?... Ne serait-ce que pour le plaisir des yeux...

Chatenay-Malabry. Noël 1980.

Adresse de l'auteur : 21, rue Francis de Pressensé
92290 CHATENAY-MALABRY
Tél. : 632.15.81.

NOTES

(1) BAUTIER (Anne-Marie) : « Les plus anciennes mentions de moulins hydrauliques industriels et de moulins à vent ». *Bulletin philologique et historique,* 1960. Tome II, Paris. Imprimerie Nationale, 1961.

(2) RIVALS (Claude) : « *Le moulin à vent et le meunier dans la société française traditionnelle* ». Ivry, Serg, 1976, p. 49.

(3 DELISLE (Léopold) : « *Etudes sur la condition de la classe agricole... en Normandie au Moyen Age* ». Paris, 1903, p. 514.

(4) AJAC (Henri) : « Les moulins du terroir de Pexiora et Besplas, du XIIe au XVIe siècle ». *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude,* Tome LXI, 1960.

(5) RAMIERE DE FORTANIER (J.) : « *Chartes de franchises du Lauragais* ». Paris, Sirey, 1939, p. 663.

(6) MOT (G.J.) : « Les moulins à vent de Carcassonne ». *Folklore,* n° 45, p. 72.

(7) PROUZET (Jean) : « *Les guerres de Religion dans les Pays d'Aude* » (1560-1596), Tulle 1975.

(8) FALCOU (Francis) : « *Connaissance de Castelnaudary et du Lauragais* ». Castelnaudary. Imp. Lauragaise, 1978, p. 28.

(9) SAVY (Louis) : « Nébias - Le Moulin à Vent ». *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude.* Tome LXXIV, 1974, p. 44.

(10) RAMBAUD (Jean) : « Voyage aux pays des moulins à vent ». *Le Monde,* 8 juillet 1971.

(11) ARMENGAUD (Auguste) : « *Les Moulins extraordinaires du Quenouillard* ». Chez l'auteur, ronéo, 1979.

(12) BARET (Paul) : « Les moulins à vent de Castelnaudary ». « *L'Aude à Toulouse* », janvier 1927, p. 1-2.

(13) ESTIEU (Prosper) : « *Las Oras Cantairas* ». Toulouse, Privat, 1931, p. 54.

(14) RIVALS (Claude) : « L'Europe Unie des Moulins à Vent ». *La Dépêche du Midi,* édition de Toulouse, 28 octobre 1973.

Gérant : U. GIBERT Imp. Gabelle, Carcassonne